

SOMMAIRE ▶ Le dalaï-lama s'intéresse aux neurosciences P. II ▶ Comprendre : la chaîne du froid P. III
▶ Les livres P. IV ▶ La chronique de Fabrice Nicolino P. IV ▶ Le tunnel Lyon-Turin P. IV

Commentaire

Foi
de neurones

Par Michel Kubler

■ Un premier choc était venu il y a une vingtaine d'années, avec la *Biologie des passions* de Jean-Didier Vincent (1) : on apprenait qu'un coup de foudre pouvait tenir à d'étranges transmissions neurologiques, et l'état amoureux à de subtils processus biochimiques. Bonjour l'inspiration romantique... et bienvenue au débat métaphysique ! L'amour se voyant ramené, pour une part, à des mécanismes physico-chimiques, on pouvait s'attendre à ce qu'il en aille de même, un jour, pour une expérience tout aussi essentielle comme la vie spirituelle. Nous y sommes. Régulièrement, des magazines font la « une » sur les connexions réelles ou potentielles entre la relation à Dieu et l'horizon des neurosciences – certains selon une perspective clairement positiviste, pour réduire l'expérience croyante à des stimuli organiques, d'autres se bornant à rendre compte de recherches reliant ces domaines réputés étanches l'un à l'autre. Une saine réaction, de la part des croyants, sera d'abord de ne pas s'affoler. Dieu n'est pas menacé par des statistiques sur l'activité de telle zone cérébrale selon que l'on se met en méditation ou non. Et l'authenticité d'une démarche spirituelle ne saurait être mise en doute par le fait qu'elle s'accompagne de stimuli neuronaux. Car la liberté de croire n'est pas affectée par des configurations ou des mécanismes du cerveau. Ceux-ci ne déterminent pas les comportements religieux – autrement, il faudrait retrouver chez les croyants des caractéristiques physiologiques communes, absentes chez la population réputée incroyante... On peut même se réjouir de ce que nous apprend la science. Lorsqu'il fait l'expérience de Dieu, l'être humain en est affecté en profondeur, et cela se manifeste jusqu'en ses synapses ! Les personnes qui accordent à la foi une place déterminante pourront mettre à profit de tels acquis, y compris pour mieux situer la spiritualité. Croire, c'est placer Dieu non seulement à l'origine et au terme de la vie, mais au centre de tout ce qui la constitue. Y compris en ce que l'organisme humain a de plus subtil et de complexe, là où se forge la pensée en même temps que se déterminent les comportements : ce lieu de la conscience auquel les sciences cognitives n'enlèveront jamais sa part de mystère.

(1) Éd. du Seuil, 1988.



Catholiques en prière sur la place Saint-Pierre à Rome.

Et si le cerveau était programmé pour croire ?

En cherchant à localiser les aires cérébrales activées lors de la méditation, des « neurothéologiens » semblent viser une certaine apologétique

La question de la localisation de l'âme est une vieille histoire ! Déjà au III^e siècle avant Jésus-Christ, les débats étaient vifs entre les « cérébrocentristes », tel le médecin grec Hippocrate, qui situaient l'âme dans le cerveau, et les « cardiocentristes », tel Aristote, qui la situaient dans le cœur. La thèse aristotélicienne fut reprise en partie par saint Thomas d'Aquin dans l'opuscule *De motu cordis* qu'il publia en 1273, un an avant sa mort : il y affirmait que l'âme informe tout le corps, et donc le cœur, siège des émotions. Au XIX^e siècle, les premiers neurologues qui cherchèrent à localiser dans le cerveau les zones du langage ou de la mémoire s'opposèrent de même à Henri Bergson. Le philosophe, hostile au positivisme matérialiste, montra dans *Matière et mémoire* (1896) l'inutilité de toute tentative d'une telle localisation. Quant au siècle passé, il vit s'opposer sur cette question les

« monistes » (du grec « monos » : un, seul), majoritaires, aux « dualistes ». Parmi les premiers : le neurologue français Jean-Pierre Changeux pour qui « le cerveau sécrète la conscience comme le foie sécrète la bile » (*L'homme neuronal*, Fayard, 1983). Parmi les dualistes, le Britannique John C. Eccles, prix Nobel de médecine en 1963, cherche à démontrer la suprématie de ce qu'il nomme le « psychon » (l'unité psychique, ce qui correspond à l'esprit) sur le « dendron » (l'unité neurologique, c'est-à-dire le cerveau), en s'appuyant sur l'indétermination de la matière mise au jour par la mécanique quantique (cf. son *Évolution du cerveau et création de la conscience*, Flammarion, 1992). Selon Eccles, l'esprit viendrait combler les trous de la matière. « C'est ne rien comprendre à la théorie classique de la matière que d'estimer que l'esprit lui servirait

de bouche-trou », s'exclame alors Pascal Ide, docteur en médecine et en philosophie. Et ce prêtre, qui travaille au Vatican à la Congrégation de l'éducation catholique, de

Le rapport matière-esprit, et donc corps-âme, n'a cessé d'être enseigné dans l'Église comme une relation d'«épousailles très intimes».

rappeler que le rapport matière-esprit, et donc corps-âme, n'a cessé d'être enseigné dans l'Église – notamment dans le texte conciliaire

Gaudium et Spes qui rappelle que l'homme est « un dans son corps et dans son âme » (n. 14) –, comme une relation d'«épousailles très intimes».

L'Église ne saurait se désintéresser des transformations physiques de ceux qui vivent une expérience spirituelle ou mènent une vie de prière. L'évolution, au cours de sa vie, du visage d'un Charles de Foucauld, par exemple, prouve bien l'interaction de l'esprit sur le corps. « L'Église, de manière très audacieuse, dit à la fois l'unité et la dualité », poursuit le P. Ide. C'est dire, donc, que les questions qui surgissent, depuis une quinzaine d'années, autour des recherches biologiques sur les attitudes religieuses ne sont pas si nouvelles. Ces recherches, menées par des scientifiques pour la plupart formés en neurosciences cognitives, se donnent pour objet de traquer ●●●

(Suite P. II)

CLAIRE LESEGRETAIN